

Jacques Torregano



Jacques Torregano a embrassé la carrière de photographe, il y a presque quarante ans. Plutôt que la photographie appliquée, celle qui touche à la publicité, à l'entreprise, qu'on lui avait enseignée à l'école de Vaugirard, il s'est assez rapidement tourné vers le photojournalisme. Son passage dans la prestigieuse agence Sipa lui a donné l'occasion de parcourir le monde sur toutes les zones de conflit. Redevenu indépendant il s'est tourné vers les magazines pour lesquels il continue de réaliser les sujets les plus divers, et notamment des portraits, une spécialité dans laquelle il excelle. Comme beaucoup de photographes Jacques Torregano a ses jardins secrets. Celui qu'il nous révèle à Dax, c'est sa passion pour la tauromachie et surtout des hommes qui en sont le cœur, les toreros. On découvre des portraits intimistes d'une grande beauté, récoltés au fil des années dans les coulisses des arènes.

ETERNELS COMBATS

Il s'agit d'un affrontement, un affrontement programmé, c'est l'histoire de l'homme qui part au combat. Dans cette posture qui lui revient éternellement. La bête est toujours là, elle attend, préservée, élevée dans le cénacle, protégée de toute domestication, elle est entretenue dans une nostalgie de la sauvagerie. Le temps est passé mais les règles n'ont pas changé.

Alors l'homme se prépare au combat, il va encore une fois exercer sa bravoure, montrer son courage. C'est son destin. Les règles se sont seulement accumulées en strates successives et serrées dans son cerveau, il reste un vieux guerrier. L'homme se prépare aidé par ceux de son clan, ils l'entourent, dans l'ombre le protègent. Il est leur héros, bientôt il sera seul dans la lumière du monde, et il devra triompher. Les hommes restent silencieux, les gestes sont précis dans le recueillement. Là dans le tunnel de l'arène comme dans la grotte du début de l'histoire, ils agissent de même. Et pourtant le temps a tout transformé, il ne reste plus qu'un vieux décor théâtral, des costumes trop voyants, presque outrés. Cette esthétique dépassée, un kitch surchargé est venu compenser la nécessité même du combat, Les ornements sont là pour combler les vides. Les hommes arrivent dans leurs costumes compliqués, se saluent et chuchotent dans la pénombre. On s'écarte, entre le maestro, le chatoiement atténué des couleurs se fait plus organisé, plus subtil, hiérarchisant les rapports de la "cuadrilla". Cérémonie façonnée par le regard des artistes comme par le temps, la scène se répète inlassablement à cinq heures, chacun par son art interprète le mythe. Le soleil est là maintenant tout près, comme l'imminence du destin, mais l'ombre le protège encore, elle garde éteintes les paillettes, les tissus restent pliés sur le bras. C'est un spectacle en creux, fait de peurs et de tensions contenues, la douleur rode dans les corps raidis. De ce spectacle déjà trop joué, l'homme sait qu'il n'y aura pas de fin, l'issue quoiqu'il arrive n'en sera pas une, demain il lui faudra recommencer. Là est la véritable bravoure, comme une esthétique revendiquée de la désespérance.

Il s'agit de mélancolie au sens premier, d'une dépression scrupuleusement entretenue. Alors seul compte la beauté du geste si on doit forcément perdre à la fin.

Dans le tunnel pourtant l'homme attend le combat, je l'accompagne dans ces derniers instants. Je l'admire et l'épie aussi, mon regard ne peut se détacher de lui, stupéfait. Je le protège, je lui mets mes couleurs de guerre, comme on peint les guerriers de peintures magiques. Il s'agit d'une histoire désespérée qui se joue avec emphase.

